

Lamartine et son vigneron

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 36

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

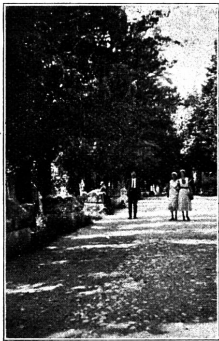


Théâtre antique et Tour de Roland.

François hoche la tête et n'ajoute rien.

Alors Marc-Henri reprend :

— Tiens, tu vois cette cour, eh bien l'herbe pousse partout entre les pavés, les poules grattent la terre au pied de la tour et tu n'aurais pas fait dix pas qu'un énorme chien te sauterait contre. Et puis, mettons les choses au mieux. Supposons que tu trouves un bon moine qui veuille bien t'écouter, il ne t'en faudra pas moins palabrer un bon moment jusqu'à ce que tu obtiennes l'autorisation d'entrer. Et ensuite, on te promènera dans de vastes corridors blanchis à la chaux, on te montrera des tas de vieilleries que tu mettras trois-quarts d'heure à contempler sans ouvrir le bec, après quoi tu iras, de ton pas de campagnard jamais pressé, vers d'autres curiosités. Et pendant ce temps, nous autres, il nous



Les Allscamps.

faudra « poirotter » au bord de la route sans avoir d'autre distraction que celle de compter les automobiles qui passent... Non, mon ami, il n'y a rien à faire !

Jules au Sapeur qui n'a pas ouvert la bouche depuis qu'il a fait « schmolitz » avec le chauffeur, dit avec conviction :

— S'il y avait au moins une pinte dans les environs, ce ne serait pas une grande affaire de t'attendre, tandis que...

Et son geste achève sa pensée.

François du Crêt n'insiste pas. Il jette un dernier regard à l'abbaye de Montmajour, à son grand toit et à sa haute tour, et le chauffeur reprend le volant.

Jusqu'à Arles, les voyageurs restèrent silencieux. François, blotti dans son coin, se mit à somnoler, et Marc-Henri alluma un gros cigare dont il tira de larges bouffées aveuglantes.

Comme nous approchons d'Arles, la conversation s'engage entre notre syndic et le chauffeur. Je crois comprendre qu'il s'agit du repas de midi. Il est question de hors-d'œuvres, de perdreaux et de vins du pays. Déjà, j'en ai, comme on dit, l'eau à la bouche.

— Auparavant, reprend le chauffeur, il faut visiter la ville. Vous allez voir les arènes, l'abbaye de St-Trophime et les Alyscamps.

La voiture s'engage dans de belles avenues où

la circulation est intense, puis les rues deviennent plus étroites et nous voici en face des arènes dont il ne reste plus que quelques murs. De rares passants s'arrêtent. Une jeune fille photographie sa famille groupée au pied d'une colonne, tandis qu'un vieux monsieur consulte son guide « Joanne ». Nous repartons. Des rues, encore des rues, puis nous pénétrons dans une avenue toute bordée d'arbres où des amoureux se promènent avec nonchalance.

Ah ! qui dira la magie des beaux arbres au feuillage épais dans ce coin de Provence sec et brûlé. Leurs branches s'étalent au loin et se rejoignent par dessus la route formant partout une oasis de verdure.

Et voici, rangés avec ordre, sur les bords du chemin, les tombeaux des Alyscamps. Ils sont innombrables. Ils s'offrent à nos regards comme d'énormes sarcophages de granit possédant chacun son couvercle, de granit également. C'est là



Un tombeau des Alyscamps.

que furent ensevelis les notables de l'époque romaine — là qu'on a retrouvé leurs ossements. Au bout de l'avenue, une vieille chapelle, tout entourée de ruines, fait, de cette voie publique, un chemin sans issue. J'erre longtemps seul parmi ces tombeaux d'une époque lointaine et, revenant sur mes pas, je retrouve mes trois compagnons, penchant mélancoliquement la tête au-dessus d'un superbe sarcophage et écoutant pieusement les explications du chauffeur.

— Tout de même, fait Marc-Henri en allumant un nouveau cigare, ce que c'est pourtant que de nous !

Il y a un long silence. Puis François du Crêt ajoute sentencieusement :

— Oui, oui, tout le monde y passe, sans exception, qu'on soit empereur, proconsul romain ou député au Grand Conseil !

Marc-Henri fait une grimace. Est-ce à cause de la flamme de son briquet ou des paroles de François ? Je ne saurais le dire :

— Oh ! reprend-il, je vois bien, depuis une bonne demi-heure, que tu m'en veux de ne pas t'avoir laissé visiter ta fameuse abbaye. Que veux-tu, mon pauvre François, ce n'est pas de ma faute, mais j'ai promis à ta femme de te ramener à la maison. Et je te sais tellement bon, bon comme du bon pain de ménage que les moines de Montmajour auraient été bien capables en te voyant, de te garder à tout jamais !

— Eh bien ! là-dessus, allons boire un verre, propose Jules au Sapeur à qui les considérations philosophiques sur la vie et sur la mort donnent la soif.

Nous avons regagné notre voiture, laissant les Alyscamps dans leur oasis de fraîcheur, d'ombre et de paix. C'est midi. Les rues d'Arles sont animées par les toilettes claires des femmes.

Marc-Henri regarde avec beaucoup d'attention quelques belles Arlésiennes aux yeux noirs, au teint mat et à la bouche gourmande, et il déclare :

— Mâtin ! comme elles sont jolies !

— Qui ça ! répond François à moitié endormi.

— Ferme tes yeux, mon mignon, ce que je dis ne te concerne pas !

Avant d'arriver à l'hôtel du Forum, nous passons devant l'abbaye St-Trophime dont j'admire le porche. Le chauffeur ralentit ; mais Marc-Henri, lequel craint une nouvelle intervention de François, fait un geste énergique de la main et la voiture repart à vive allure.

Après un repas copieux, arrosé de St-Emilion et de Château-Neuf du Pape, nous nous préparons pour le départ. Un soleil écrasant pèse sur la ville. Mes trois compagnons s'installent aussi confortablement que possible au fond de l'auto, afin de pouvoir faire la « reposée », tandis que je m'assieds à côté du chauffeur. Et bientôt, sur les routes blanches du Midi, nous filons à vive allure.

La plaine s'étend à perte de vue. Partout flotte une légère brume bleue et les oliviers rangés comme des soldats à l'exercice, nous tiennent fidèlement compagnie. Par-ci par-là, une collinette se dresse, puis voici des vignes, des vignes et encore des vignes.

Je fais part de mes impressions au chauffeur. Je lui vante le charme de son pays, la beauté des femmes et la vivacité des hommes. Il m'écoute, tout en surveillant son volant, et me déclare que son pays à lui c'est le Vaucluse, le plus beau de toute la France. Il me raconte, tandis que mes compagnons dorment à poings fermés, que le Vaucluse est un véritable pays de Cocagne où les hommes sont gais, les femmes belles et les vieillards souriants. C'est là qu'il faut aller pour retrouver les bonnes traditions, là qu'on célèbre des fêtes de l'ancien temps, là enfin que les jeunes filles préfèrent porter le costume national plutôt que les robes de Paris. Je l'écoute longtemps parler avec enthousiasme de son coin de terre et insensiblement je l'amène sur le chapitre de la politique. Du coup, il devient plus réservé. Cependant, devant mon insistance, il m'avoue qu'il vote toujours avec le parti S. F. I. O. Alors, je lui demande comment il concilie ses opinions traditionnalistes et régionalistes, avec la doctrine de l'Internationale ouvrière.

— Ah ! mon bon monsieur, fait-il en éclatant de rire, mais on est tous comme ça dans le Vaucluse !

Je n'obtiens pas d'autre explication.

Tandis que mes compagnons dorment encore, je vois au loin se profiler les toits de la ville de Tarascon.

Jean des Sapins.

LAMARTINE ET SON VIGNERON

UN jour, Lamartine ayant cru devoir faire un marché d'or avec un vigneron de son voisinage, le retint à déjeuner. Il y avait à table quelques amis de la famille et quelques hôtes étrangers. Le vigneron, d'origine franc-comtoise et d'un naturel goguenard, ne se trouva point mal à l'aise en si bonne compagnie. Il égaya même le repas par l'entrain de sa belle humeur et les saillies de son esprit naturel et original.

— Votre vin est bon, monsieur Alphonse, disait-il en clignant de l'œil et en présentant son verre pour qu'on le lui remplisse.

— Fais comme moi, mon ami, lui répondit Lamartine en lui en donnant l'exemple, coupe ce vin d'un peu d'eau et tu verras qu'il est meilleur encore.

— Oh ! monsieur Alphonse, réprit le vigneron, je ne suis pas digne de le boire aussi bon que vous.

— Je sais que tu es fort buveur, ajoute Lamartine : mais ne crains-tu pas d'abrèger tes jours en ne te défiant pas davantage des effets de première cuvée.

— Oh ! monsieur Alphonse, mon père qui était natif d'Arbois a vécu cent ans sans infirmité. Et quand on lui demandait comment il avait fait pour vivre si longtemps en se portant si bien, il répondait : J'ai toujours bu le matin mon vin pur, à midi sans eau et le soir tel qu'il sort du tonneau.

Lamartine sourit et n'insista pas. Au dessert on passa au vigneron une coupe chargée de magnifiques raisins noirs et blancs. Le vigneron refusa poliment en disant :

— *Bah ! j'aime encore mieux la purée que les pois.*

Mme de Lamartine voulait cependant lui faire goûter une grappe d'excellent chasselas rose et musqué dont le bourgeon avait été rapporté par elle de Syrie.

Le vigneron opiniâtre refusa en faisant observer qu'il n'avait pas l'habitude de prendre l'infusion du bois tordu en pillules.

— Allons, c'est très bien, dit Lamartine, tu as plus d'esprit dans ton petit doigt que je n'en aurai jamais dans toute l'étendue de mon corps.

REDUCTION IMPOSSIBLE

L'AUTRE jour, T..., le joyeux journaliste, alléché par un écriteau, entre dans une grande et belle maison neuve du boulevard de Grancy et s'adressant au concierge :

- Un appartement à louer ?
- Oui, monsieur.
- Quel étage ?
- Au premier, au-dessus de l'entre-sol.
- Quel prix ?
- Quatre mille.
- C'est un peu cher... Combien de pièces ?
- Huit pièces ; grand et petit salon ; salle de bains ; téléphone, électricité, dévaloir, chauffage central, enfin tout le confort moderne !
- Je ne dis pas, mais c'est un peu cher. Ne pourrait-on pas, en parlant au propriétaire, obtenir une réduction ?
- Impossible, monsieur. C'est un appartement qui vaudrait plutôt cinq mille. Si monsieur désirait le voir ?
- Voyons l'appartement.

Et l'on monte au premier. T... parcourt toutes les pièces, visite tous les coins, mesure la profondeur des armoires et paraît très satisfait.

— L'appartement est très bien ; mais quatre mille, c'est beaucoup d'argent.

— Enfin, monsieur réfléchira.

— C'est tout réfléchi, mon ami ; je ne puis mettre que deux cent cinquante francs.



EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME !...

— Ne reste pas là à réfléchir... Lève-toi et va ! Tu sais ce que rapporte l'épicerie... Eh bien !... Barroz est riche et il intrigue partout... Et toi, avec six enfants, tu te remues moins qu'une chaise... Ce n'est pourtant pas bien difficile d'aller chez M. Biautard, de lui demander une recommandation... Il sait que tu ne bois pas, que tu mettrais du cœur à l'ouvrage, qu'on ne regarderait même pas les cartes illustrées, alors que Barroz... Allons !... Vas-y !... Il ne faut pourtant pas être lâche à ce point.

Elle avait touché l'endroit sensible. Tout d'une pièce, Paul à Jean se leva, s'étira.

— C'est bon, on y va !

Et il saisit son chapeau avec la brusquerie de

ceux qui, prenant rarement une décision, craignent de la laisser échapper.

Un quart d'heure plus tard, son chapeau tenu entre les genoux, Paul à Jean était assis en face du pasteur, dans le petit cabinet de travail. Tant de livres alignés sur les rayons d'une bibliothèque, tant de titres aux lettres d'or l'impressionnèrent. Le silence était considérable. Les lunettes du pasteur brillaient de façon catégorique. Et Tavonne ouvrait la bouche. Il dit enfin :

— Oui... je suis venu... ma femme m'a conseillé... Parfaitement !... C'est pour cette place de facteur... Est-ce que monsieur a entendu causer ?

M. Biautard fit signe, que oui.

— Monsieur sait qu'on fait son possible, qu'on est chargé de famille, que ma femme tient bien les écritures, qu'on demeure au centre du village. Tandis que Barroz, lui, qu'a-t-il besoin de ça ?... Il est riche !... Entre nous, s'il convoite cette place de buraliste et de facteur, c'est uniquement pour lire les correspondances et espionner les gens...

Un nouveau silence s'établit, plus lourd encore que le premier. Tavonne eut peur des paroles graves qu'il venait de lâcher. Pour reprendre courage, il pensa à sa femme. Une inspiration lui vint.

— On a beau travailler, on a des dettes... On ne possède que ses bras, quoi !... Six enfants !... Sans compter le petit neveu qu'on a dû adopter puisque sa mère est morte... Barroz n'a point d'enfant, lui !

C'est vrai !... songeait le pasteur, ils ont encore adopté le jeune Frédéric. Ce sont de bonnes gens, ces Tavonne. Un peu mous, mais braves. Il faut à tout prix leur donner un coup de mains... Par exemple, si la chose s'ébruite, si Barroz l'apprend, c'est la guerre ouverte et quelle guerre !

Nettement, le pasteur eut la vision d'une paroisse en bataille. Les castagnettes de la discorde, de la calomnie, des cancans, sonnèrent désagréablement à ses oreilles. Et puis, il eut honte de sa pusillanimité !... Ce Barroz possédait un gros domaine, vaches et cheval, deux maisons, une vigne au bord du lac. Quel diable le poussait à postuler cet humble poste de buraliste-facteur ? C'était grotesque. Vraiment, il devait avoir un but caché, celui-là même que Paul à Jean avait craintivement expliqué. Curieuse, privé d'enfants, sans doute voulait-il se distraire, s'informer de tous les dessous de la paroisse par des lectures abondantes et suivies. Il en était capable !... Et sa femme aussi s'ennuyait dans la maison foraine posée au coin du bois. Inquiète, intelligente, liseuse intrépide de feuilletons, elle souhaitait élargir le champ de ses investigations.

D'une voix d'abord assez hésitante, le pasteur dit enfin :

— Vous me mettez dans une situation un peu délicate... Et pourtant, M. Tavonne, je ne me sens pas en droit de refuser la recommandation que vous sollicitez de moi... J'écrirai donc à la direction. Je connais M. Bélucre. Je lui expliquerai votre cas. Je plaiderai votre cause, quoi ! Seulement, dans votre propre intérêt, il ne faut pas que la chose se sache. Soyez prudent !... M. Barroz est un peu violent !... Du reste, j'ignore quel effet produira ma recommandation... Enfin, j'essayerai !...

Tavonne articula un merci sonore. Le pasteur posa quelques questions précises. Et le paroissien admira la rapidité avec laquelle la plume courait sur le papier. Bien sûr, quand on a fait les études pour ça !

Comme Tavonne traversait la cour du presbytère qui donnait sur un jardinet soigné, il salua la femme du pasteur occupée à coudre, assise sur un banc. Autour d'elle, des enfants jouaient, parmi lesquels une fillette de quatre ans, peut-être, qui courait au long des allées et plantait son nez rose dans les fleurs ouvertes, criant chaque fois :

— Veux sentir !... veux sentir !...

Spontanément, Paul à Jean rit. Ce rire plut à la jeune femme qui salua d'un geste aimable, devinant le motif de la visite.

— Quel brave homme !... songea-t-elle Pourvu qu'il soit nommé... Il a tout à fait l'affabilité qu'il faut à un facteur...

Sur la table basse, au fond de la vaste cuisine, Louis Barroz rédigeait sa correspondance. Ce n'était pas une petite affaire, car l'orthographe lui tendait plus d'un piège. A l'école, autrefois, il avait passé le plus clair de son temps en batailles, en rébellions ouvertes, et maintenant il semblait que le régent défunt se vengeait en induisant constamment Barroz en erreur. Le gros homme suait sang et eau. Et puis, comme il buvait sec, les mots lui tintaient à l'oreille sans qu'il pût les coordonner.

Pourtant, c'était ou jamais le moment de s'appliquer ! Barroz écrivait en effet à des « personnalités » en vue du monde politique, à un conseiller d'Etat qu'il tutoyait depuis certain service militaire. Et la lourde écriture massuée jetait sur le papier les phrases redondantes ainsi qu'on jette les boules sur la planche du jeu de quilles, à l'auberge.

... « Vois-tu, écrivait-il, il faut que les vieux camarades se tiennent coude à coude. Un pour tous, tous pour un !... Je me sens qualifié pour cette place. Puissent nos Autorités discerner l'homme capable et positivement doué pour ce dicastère... »

Ensuite, en roublard consommé, Barroz parlait politique ; il s'élevait très haut dans la sphère des idées générales ; il faisait appel à la discipline du parti, à l'intérêt général, le concurrent étant un homme rétrograde, adonné à l'immobilisme, incapable de jeter sur la situation du pays un coup d'œil d'ensemble... Tandis que Barroz écrivait, plus excitée qu'une mouche en temps d'orage, sa femme tournait autour de la table. C'était une créature courtaude et réaliste, acariâtre aussi, comme il arrive aux épouses privées d'enfants. Depuis son voyage à Paris où elle avait contemplé l'Exposition universelle — train de plaisir, six jours, trente-deux francs — elle méprisait les gens des Bières et des Essarts, trop lourdauds, trop fermés aux finesses du beau langage, alors qu'au bureau de poste, en été du moins, on voyait « du monde très bien ». Les étrangers de la pension venaient y envoyer des télégrammes, des lettres parfumées. Elle insistait donc :

— Ils te doivent ça !... Sans compter que si ça t'ennuie de courir sur les routes, tu pourras toujours avoir un remplaçant... On s'arrange ! Pour toute réponse, Barroz posa la plume et s'épongea :

— Tonnerre !... J'aime mieux manier la fourche !... Ces petits instruments ne me conviennent pas... Et puis, flatter, ça n'est pas tant mon genre...

Vivement, elle se rapprocha. Ses yeux lui saient :

— Et Bohy peut bien te donner un coup de main. Il ne se gêne pas pour nous envoyer ses enfants pendant les vacances... Facteur !... Ça va bien pour le moment, mais moi, je te voudrais voir député... Tu causes facilement...

Flatté, Barroz ouvrit largement la bouche comme pour happer un morceau de choix. Puis il expliqua son point de vue :

— N'aie pas peur... Il faut commencer.. Facteur !...

(A suivre.)

Benj. Vallotton.

Au café !

Je veux un « DIABLERETS », car c'est un produit SUISSE, un apéritif agréable et sain, recommandé par les connaisseurs.

Les jolis trousseaux s'achètent toujours

chez L. BROUSOZ

AU TROUSSEAU MODERNE MORGES

Pour la rédaction : J. Bron, édit. Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.